Gilles Bertrand, *Le Grand Tour revisité. Pour une archéologie du tourisme: le voyage des Français en Italie, milieu XVIII^e siècle-début XIX^e siècle*

Michel Arrous

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/7597>

DOI : 10.4000/studifrancesi.7597

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2009

Pagination : 637-638

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Michel Arrous, « Gilles Bertrand, *Le Grand Tour revisité. Pour une archéologie du tourisme: le voyage des Français en Italie, milieu XVIII^e siècle-début XIX^e siècle* », *Studi Francesi* [En ligne], 159 (LIII | III) | 2009, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 09 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/7597> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.7597>

Ce document a été généré automatiquement le 9 janvier 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Gilles Bertrand, *Le Grand Tour revisité. Pour une archéologie du tourisme: le voyage des Français en Italie, milieu XVIII^e siècle-début XIX^e siècle*

Michel Arrous

RÉFÉRENCE

GILLES BERTRAND, *Le Grand Tour revisité. Pour une archéologie du tourisme: le voyage des Français en Italie, milieu XVIII^e siècle-début XIX^e siècle*, École française de Rome, 2008, pp. 791.

- 1 En étudiant les débuts de la genèse du touriste contemporain, Gilles Bertrand évoque aussi les filiations intellectuelles entre les voyageurs du grand Tour et ceux du XIX^e et du XX^e siècle, repérant les évolutions au cours des années 1750-1815, au moment où s'invente le voyage romantique, donc bien avant la mise en place d'une civilisation des loisirs, bien avant 1850, quand le «touriste» devint un objet d'opprobre (depuis, «l'idiot du voyage» a été réhabilité!). On comprend d'ailleurs comment le touriste moderne a reçu et cultivé le double héritage des Lumières et de l'époque romantique. Au début du XIX^e siècle commence une nouvelle période dans l'histoire du sentiment des Français vis-à-vis de l'Italie, même si tous ces voyageurs n'eurent pas l'originalité de Stendhal, attentif à une Italie non stéréotypée (voir, par exemple, les récits de Creuzé de Lesser si décriés par Stendhal), et même si le nombre des récits de voyages publiés en français entre 1810 et 1840 est nettement inférieur à celui des années 1800-1810. G. Bertrand recense divers types de voyages: d'abord ceux qui ont une finalité ciblée (érudits, artistes, antiquaires, amateurs d'art, philosophes), puis les voyages moins spécialisés

(nobles, gens de loi, marchands), enfin les voyageurs dont l'intérêt pour les aspects culturels viennent après des préoccupations diplomatiques, militaires, commerciales, religieuses, scientifiques ou familiales. Les gens de lettres et les écrivains (Courier, Millin, Custine, Chateaubriand, Stendhal, Mme de Staël, Lamartine) constitueront une nouvelle catégorie. À chacun sa pratique, mais tous partagent le souci d'observation. Les stendhaliens liront avec profit les pages consacrées aux prédécesseurs du *Milanese* et à leur vision de l'altérité, particulièrement les deuxième et troisième parties («L'Italie réinventée – L'invention d'une culture de l'émoi – L'image nouvelle de la Lombardie»; «À la rencontre de l'événement – Les métamorphoses du regard sur les capitales – L'impossible capitale milanaise – L'impact des campagnes de Bonaparte»).

- 2 Cette thèse d'habilitation, véritable anthropologie du voyageur, de 1750 à la naissance du touriste, comporte une monumentale bibliographie (pp. 557-734) où l'on retrouve bien des récits lus par Stendhal, aussi bien ceux des voyages accomplis entre 1750 et 1789 qu'entre la Révolution et l'Empire, ou entre 1815 et 1866, sans parler des instructions, des guides réédités d'innombrables fois, que Stendhal a pratiqués et dont il s'est parfois moqué – ce fut le cas du célèbre guide de Mariana Starke! –), ou des arts de voyager. Une somme.